n°11
Hiver
2019

Nature école

5 €

La revue de Questions de Classe(s)

Agir et éduquer dans l'espace public

Assumer la vie !

Guillaume Sabin et le réseau des Groupes de pédagogie et d'animation sociale développent depuis trois ans une recherche-action qui a donné lieu à l'écriture d'un livre, *La joie du dehors ! Essai de pédagogie sociale* (à paraître en juin 2019 dans la collection N'Autre École, Libertalia). En voici un extrait qui donne des éléments pour regarder et comprendre quelques-unes des singularités des pratiques pédagogiques du dehors, des formes d'intervention sociale sur l'espace public.

Par Guillaume Sabin, ethnologue investi dans plusieurs expériences d'éducation populaire

Les pédagogues de rue agissent auprès d'enfants et d'adolescents sans locaux d'accueil, ils utilisent donc l'espace public comme lieu et ressource pour agir.

Le hors-les-murs est une pratique solidement ancrée chez les pédagogues des Groupes de pédagogie et d'animation sociale (GPAS). Signe de leur fréquentation assidue de l'extérieur, à Rennes les familles ignorent pour la plupart l'existence du petit local où se réunissent et déjeunent les pédagogues, et à Brest, si le local est davantage connu c'est que les pédagogues s'installent souvent sur le pas-de-porte qui donne directement sur la rue, discutant avec les enfants, les familles et les quidams de passage. Cette pratique du hors-les-murs impose d'elle-même ses exigences qui ne relèvent pas uniquement, loin s'en faut, des contingences météorologiques ou de logistique. Si la logique de la pédagogie sociale (multiplier les rencontres, assumer la diversité sociale, et pour cela exécuter quotidiennement des gestes dotés d'un coefficient maximum de sociabilité) exige la fréquentation répétée du dehors, cette évidence toute théorique ne rend pas pour autant sa pratique évidente.

Provoquer la rencontre

Premièrement, il faut admettre que l'ici et maintenant qui échoit aux pédagogues dans la rue n'est pas le plus facile, toute personne ayant un tant soit peu voyagé aura constaté qu'il est des contrées où les interactions sociales du dehors et du quotidien sont bien plus évidentes, où sans les chercher, elles se produisent néanmoins. La France de ce début de XXIe siècle n'offre généralement pas cette facilité, et les techniques numériques et sans-fil ne contribuent pas à l'échange direct, il suffit de penser aux têtes baissées sur les écrans de téléphone, aux écouteurs sur les oreilles dans le bus ou le métro, au visionnage de films sur ordinateur portable dans le train… Les quelques situations qui prétexteraient la sollicitation du passant, de la personne inconnue, peuvent être facilement contournées par la perche à selfie ou Google Maps. Ces gestes solitaires ne signifient pas le désintérêt de la rencontre,

ils viennent juste témoigner que celle-ci n'est pas évidente, non pas forcément qu'on s'en protège mais tout aussi bien qu'on prévient, par ces usages, son absence ou sa faible fréquence : outils numériques et posture narcissique peuvent aussi bien signifier un désir d'être seul qu'une angoisse d'être abandonné. Quoi qu'il en soit, c'est dans ce contexte général qu'agissent les pédagogues du dehors, et il signifie déjà que la rencontre, si elle ne vient pas d'elle-même, devra être provoquée.

Et, en effet, les pédagogues sont des provocateurs de rencontres et d'interactions sur l'espace public : dans les cages d'escalier, les ascenseurs où ils discutent avec les voisins des familles chez qui ils se rendent, dans la rue en profitant de tel ou tel micro-événement : un groupe de percussionnistes est approché, il s'avère que le meneur est prêt à proposer un atelier avec des enfants ; un couple apprend à faire du vélo à son enfant mais l'engin est dégonflé, samedi le GRPAS organise un atelier de remise en état de vélos, n'hésitez pas à venir... La joie du dehors n'empêche pas l'appréhension, les pédagogues en parlent souvent, discrètement, rapidement, dans les discussions informelles, dans les journaux de bords que certains tiennent, dans les journées de réflexion organisées pour produire ce livre : il faut oser « aller vers », il faut « dépasser la peur de la rencontre gratuite », il faut « avoir du culot ». Les pédagogues des champs, celles et ceux qui agissent en milieu rural, sur un territoire qu'il faut parcourir en voiture et qui compte plusieurs communes, pratiquent la « présence sociale », manière de prendre la température d'un territoire et des jeunes qui y vivent : il s'agit de rencontrer les jeunes sur les endroits qu'ils fréquentent, place publique, rue, terrain de sport, lieu de baignade, cour ou sortie de collège, etc. Ce qui se passe habituellement pour un public *lambda* pénétrant dans un lieu clos qu'il ne connaît pas, c'est, en pédagogie sociale, le pédagogue qui le vit : se rendre dans les lieux fréquentés par les jeunes, qu'ils ont fait leur, s'immiscer dans le groupe, espérer son hospitalité. Il y a comme un moment de flottement avant de se lancer, le temps de repérer un visage connu ou de trouver la formule qui expliquera simplement cette venue, ou juste ce moment de respiration nécessaire avant de sauter le pas. Non que le risque soit

Une pédagogue échange avec un parent devant l'école Trégain du quartier de Maurepas à Rennes. Photo Linda MAZIZ

grand : même lorsque des adolescents connus décident de ne pas faciliter la tâche, cachés derrière une chambre-à-air de tracteur au milieu d'un canal, Adeline les interpelle et leur dit qu'elle est surprise qu'ils ne viennent plus dire bonjour ! La discussion se lance à distance, et les jeunes rejoignent finalement la berge. Sur un terrain de foot quelques jeunes jouent, il faut attendre le moment propice pour s'approcher, interpeller une jeune qui se présente comme la sœur d'un garçon fréquentant de temps en temps le GPAS, les autres joueurs s'approchent, la discussion se lance. Risque faible, mais cette faible intensité, cette espèce d'irradiation douce de la rencontre-qui-ne-va-pas-de-soi, suppose une énergie sans cesse à aller chercher. Partir à la rencontre sans autre chose à posséder qu'une bonne connaissance du territoire, de ses opportunités et de son actualité, n'a rien d'évident, même si, le moment passé, il est facile de dire que ça valait le coup[1]. Se passer de local contraint à fréquenter le dehors, les avantages sont nombreux et, comme le précise un instituteur de l'école de Trégain, sur le quartier de Maurepas, « plein de familles ne mettront jamais les pieds dans un local ». C'est un fait, et inverser la pratique (ne plus « faire venir » mais « aller vers ») crée une situation singulière : ce ne sont plus aux enfants, aux adolescents et à leur famille de pousser la porte, c'est aux pédagogues qu'il est demandé de prendre ce risque.

« Lorsqu'on s'ouvre à l'extérieur, mécaniquement l'extérieur s'ouvre à vous : "Plus on passe de temps dans la rue, les ascenseurs, etc. et plus on est disponible... et plus on discute d'autre chose que dans un local". »

Écouter, regarder, se rendre disponible

Deuxièmement, lorsqu'on s'ouvre à l'extérieur, mécaniquement l'extérieur s'ouvre à vous : « Plus on passe de temps dans la rue, les ascenseurs, etc. et plus on est disponible… et plus on discute d'autre chose que dans un local » dit Anaïs ; et Anne-Catherine affirme que son travail de pédagogie sociale commence dès qu'elle passe la porte du petit local, à partir du seuil il s'agit de se rendre disponible à l'événement qui surgit, à la personne qui interpelle. Lorsqu'on s'ouvre à l'extérieur et que l'extérieur s'ouvre à vous, l'étrange et l'étranger deviennent l'ordinaire et le voisin. Joie du dehors mais aussi nouvelle complexité due à cette proximité : l'enfant qui lève le doigt en classe pour participer à une sortie, une fois, deux fois, dix fois… autant de fois où le ou la pédagogue devra aller solliciter l'autorisation des parents, et parfois autant de refus. Au volontarisme qui consiste à provoquer la rencontre avec l'inconnu, s'ajoute la volonté de négocier avec ceux qui ne sont plus tout à fait étrangers, et l'expérience des « petites victoires », expression par laquelle les pédagogues nomment les changements qu'ils ont su générer et qui donnent sens à leur action, leur fait dire que l'énergie dépensée n'est pas vaine. Car le plus souvent, la ténacité du ou de la pédagogue et l'entêtement de l'enfant paient, et c'est autre chose qui commence, une relation avec l'enfant, et donc avec sa famille, un autre possible.

Agir en extérieur indique qu'il faut jouer avec des règles qui ne sont pas celles des pédagogues, et les leurs ils ne pourront pas les imposer ; c'est une des différences avec la logique de l'entre-les-murs. En pédagogie sociale, on est sans cesse invité

chez les autres[2], il faut s'y adapter. Et lorsqu'un père affirme que, chez lui, les filles ne font pas de vélo, et que malgré la persévérance de l'enfant et le volontarisme de la pédagogue à venir et revenir, à chercher à obtenir une « petite victoire » qui peut changer le cours des choses, rien n'y fait, alors la pédagogue ne peut que respecter cet extérieur ; le ressentiment, l'exaspération auront leur place en réunion de pédagogues.

Une pratique collective

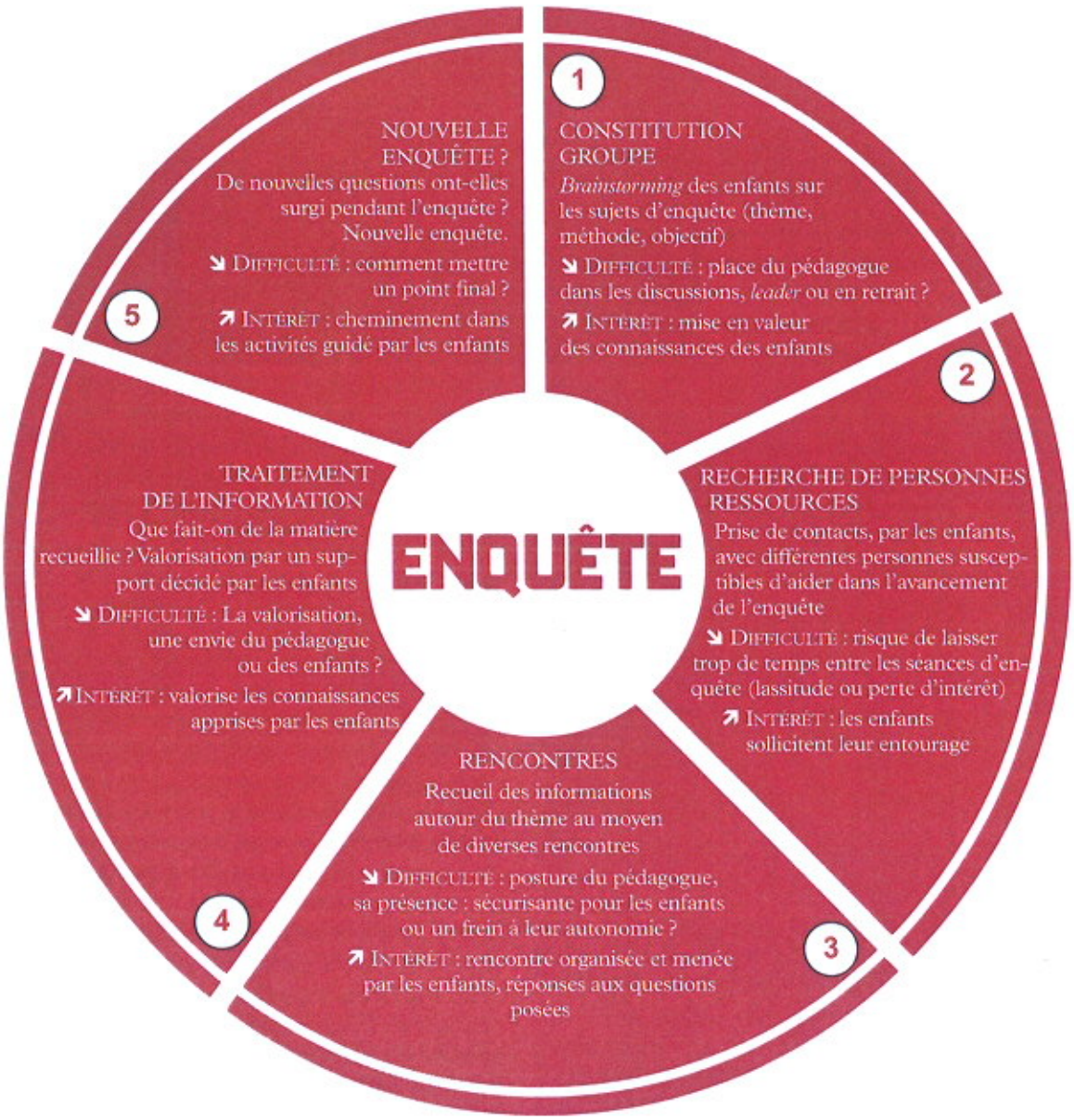
Troisièmement, les contingences de la pratique hors-les-murs ne réservent pas que la joie du dehors. Agir en quartier populaire et vertical ou auprès des solitudes résidentielles du rurbain ouvre à des réalités que les pratiques du dedans peuvent se permettre de ne pas voir : les grands dénuements matériels ou affectifs, la solitude, l'ennui, la mort. Rien n'est simple, comme disent les pédagogues « il faut accepter d'être pris au dépourvu », se coltiner la vie ; l'expérience permet de l'affronter avec les comportements appropriés, sans que cela signifie qu'on se soit habitué à cette face obscure de la vie individuelle et de la vie sociale : appartements vides de meubles, solitudes, dépressions qui demandent une énergie considérable pour garder la tête hors de l'eau, pour ne pas perdre pied, pour pouvoir garder un lien avec ses enfants, expérience de la guerre et souvenirs qui ne s'effacent pas, décès dans un contexte de fragilité et de précarité déjà extrêmes…

Ce volontarisme quotidien que suppose l'« aller vers », et qui a de quoi ébahir, le fait de tenir le cap d'une navigation en eau parfois agitée tient au sein des GPAS pour deux raisons principales : l'une qui peut être considérée comme négative même

« La joie du dehors n'est pas suffisante à la pédagogie sociale, un deuxième ingrédient doit y être ajouté : la pratique du collectif. »

s'il permet d'éviter la pétrification des GPAS, c'est la faible durée de vie professionnelle des pédagogues de rue qui perçoivent bien vite qu'ils et elles exercent un métier singulier et à bien des égards palpitant, mais à haut pouvoir d'usure. Les pédagogues se recyclent rapidement, et vers des horizons professionnels souvent lointains. L'autre raison tient à l'organisation des équipes des quatre GPAS et leur mise en réseau : les espaces pour échanger sur les difficultés de l'action hors-les-murs, pour rendre possible le fait de confier ses difficultés, pour créer un filet de sécurité affectif et technique sont nombreux. Il s'agit aussi bien des réunions d'équipes hebdomadaires, des journées de rencontre entre pédagogues des quatre GPAS, mais aussi, au quotidien, de l'attention portée aux autres, qui explique qu'une jeune pédagogue puisse rentrer d'une sortie chaotique et trouver de suite une oreille pour entendre son intranquillité, ses doutes, et pour recevoir des bribes de réponses et d'apaisement. Cette force donnée par la création de multiples espaces d'échange collectif il ne faut absolument pas la négliger, la joie du dehors n'est pas suffisante à la pédagogie sociale, un deuxième ingrédient doit y être ajouté : la pratique du collectif. ■

1. La pédagogie sociale n'est pas la seule à pratiquer cet « aller vers », pour une approche méthodologique de ce type d'intervention à l'air libre : *Pédagogie du développement social, Faire cause commune*, J.-L. Graven, A.-C. Berne, P. Nové-Josserant, Chronique sociale, 2008, p. 26-38.
2. Revue *Pédagogie sociale*, n° 5, 1999, p. 5.


ENQUÊTE
1
CONSTITUTION GROUPE
Brainstorming des enfants sur les sujets d'enquête (thème, méthode, objectif)
↘ DIFFICULTÉ : place du pédagogue dans les discussions, *leader* ou en retrait ?
↗ INTÉRÊT : mise en valeur des connaissances des enfants
2
RECHERCHE DE PERSONNES RESSOURCES
Prise de contacts, par les enfants, avec différentes personnes susceptibles d'aider dans l'avancement de l'enquête
↘ DIFFICULTÉ : risque de laisser trop de temps entre les séances d'enquête (lassitude ou perte d'intérêt)
↗ INTÉRÊT : les enfants sollicitent leur entourage
3
RENCONTRES
Recueil des informations autour du thème au moyen de diverses rencontres
↘ DIFFICULTÉ : posture du pédagogue, sa présence : sécurisante pour les enfants ou un frein à leur autonomie ?
↗ INTÉRÊT : rencontre organisée et menée par les enfants, réponses aux questions posées
4
TRAITEMENT DE L'INFORMATION
Que fait-on de la matière recueillie ? Valorisation par un support décidé par les enfants
↘ DIFFICULTÉ : La valorisation, une envie du pédagogue ou des enfants ?
↗ INTÉRÊT : valorise les connaissances apprises par les enfants
5
NOUVELLE ENQUÊTE ?
De nouvelles questions ont-elles surgi pendant l'enquête ? Nouvelle enquête.
↘ DIFFICULTÉ : comment mettre un point final ?
↗ INTÉRÊT : cheminement dans les activités guidé par les enfants

Position du travail « hors les murs »

Intermèdes-Robinson développe depuis vingt ans des actions socioéducatives et culturelles hors les murs, en s'appuyant sur les principes de la Pédagogie sociale : inconditionnalité de l'accueil, constance et permanence des actions, action généraliste et décloisonnement des âges ; l'association est implantée dans le nord de l'Essonne et intervient principalement sur les communes de Longjumeau, Massy et Chilly-Mazarin.

Par Laurent Ott, Philosophe social, directeur d'Intermèdes-Robinson

Les ateliers de rue se déroulent principalement dans trois types de territoires : quartiers prioritaires, bidonvilles et hôtels sociaux. L'association emploie une équipe de pédagogues sociaux, composée pour une bonne part de personnes issues des publics bénéficiaires de nos actions. Intermèdes-Robinson réalise des formations en Pédagogie sociale, gère un lieu d'accueil social et familial dans son local de Chilly-Mazarin, et a créé une troupe d'enfants chanteurs et danseurs (« les Aven savore »). L'association édite des « chroniques hebdomadaires » sur son blog et des vidéos, consultables, avec bien d'autres documents, sur son site (intermedes-robinson.org).

Pédagogie débordante, pédagogie « hors les murs »

Dès ses origines, la Pédagogie sociale, à travers l'œuvre de ses pédagogues fondateurs (Paulo Freire, Helena Radlinska, Janusz Korczak et Célestin Freinet), ne cesse de faire l'apologie d'une pédagogie qui « déborde » les cadres institutionnels et les murs des structures qu'elles soient sociales, éducatives, scolaires ou liées à l'animation.

« Pédagogie débordante », la Pédagogie sociale est qualifiée de « buissonnière » par Célestin Freinet, d'émancipatrice par Paulo Freire et de transformatrice des réalités sociales par Helena Radlinska.

Ce débordement caractérise bien des éléments en lien avec cette pédagogie qui ne se contente ni des institutions traditionnelles, ni des établissements éclairés et des belles utopies de l'Éducation nouvelle.

La pédagogie sociale est résolument non géographique, non localisable et se réfère à des temps et des moments particuliers. Elle prend place dans l'environnement naturel et réel des enfants, des familles et des groupes auxquels elle s'adresse. Elle est donc par définition « tout terrain » et « hors les murs ».

Or, depuis une quinzaine d'années, de nombreuses structures éducatives, sociales, socioculturelles, ont adopté de nouveaux mots d'ordre et d'objectifs qui résonnent particulièrement avec le vocabulaire et le mode de pensée de la Pédagogie sociale ; on parle de plus en plus, dans

les réunions « politique de la Ville », de « l'aller vers », de rejoindre les publics, d'aller chercher. Une demande de formation des équipes professionnelles se développe même en ce sens, et les municipalités ne sont pas les dernières à vouloir se lancer dans ce nouveau mouvement.

Un ralliement récent

Pour les collectivités, les institutions, aujourd'hui, à la croisée des chemins, pleines d'interrogation sur la nature ou l'avenir de leurs interventions sociales, le « travail hors les murs » semble ainsi devenu un nouvel horizon, un nouveau terrain, en un mot, un « ailleurs à investir ».

Nous sommes sollicités par des institutions pour accompagner un travail de « plus grande ouverture », « d'élargissement des publics ». De plus en plus – et nous ne sommes pas étrangers à cette influence – on entend promouvoir « l'aller vers », les « animations de rue »...Une unanimité se constitue sur ce qui hier encore était exceptionnel : il ne suffit plus d'accueillir, il faudrait à présent rejoindre. Même ce qui faisait hier la marque du travail professionnel, « le rendez-vous », « l'accueil », « la distance professionnelle » est remplacé par un discours qui se retourne en son inverse. On vante, ici et là, la « bonne proximité » en lieu et place de la « bonne distance » sans d'ailleurs se rendre compte que cette permutation des termes ne change au final pas grand-chose (la vraie question étant de déterminer qui juge « bonne », la distance ou la proximité produites).

Motivations plurielles

L'institution, la collectivité perçoivent la perte d'adhésion des publics, la mutation des demandes, la perte de légitimité, d'autorité, d'audience et de pertinence dans un contexte sociétal bouleversé. Elles espèrent, en s'ouvrant sur l'extérieur, remédier, ralentir ou renverser ces tendances.

La tente : atelier pédagogique de rue, quartier La Rocade, Longjumeau, octobre 2016. © Thomas Bérard

Tout cela marque un chemin, une tendance, un mouvement que dans un premier temps nous devons saluer.

Disons le tout net, il était temps, tellement on n'en pouvait plus, des institutions et des pratiques immuables, aveugles aux évolutions familiales, sociétales, économiques, politiques et sociales.

Félicitons-nous-en car ce premier mouvement est loin d'être achevé et ne va pas sans freins, ni rejets : on entend toujours de manière forte et affirmée des « discours de clôture » et réactionnaires se présenter comme des mouvements de résistance, voire parfois même des croisades, au nom de sujets graves : l'islamisation, la marchandisation...

On voudrait nous expliquer que l'éloignement, l'enfermement, le fonctionnement archaïque, la recherche effrénée de sécuritaire, de contrainte, de pénalisation pour « restaurer l'autorité » perdue des institutions, ou l'ordre d'autrefois, seraient notre seul avenir. Comparé à cette chimère réactionnaire et dangereuse, il est clair que le mouvement esquissé plus haut est une avancée. Mais cela suffit-il ? Comment se repérer dans les pratiques d'ouverture, de travail hors les murs ?

Toutes les pratiques sont-elles les mêmes ? Se valent-elles ? En Pédagogie sociale, nous distinguons trois niveaux du travail « hors les institutions », selon trois degrés progressifs et distincts dans leurs principes, comme leurs effets.

Premier degré : aller vers..., travail hors les murs

Dans ce premier degré, les structures demandent à leurs équipes de réaliser des « actions », des « animations hors les murs ». Celles-ci ont en commun de reproduire et de montrer « dehors » une part du travail de ce qui se fait dedans. Ces actions ont le plus souvent les caractéristiques d'être :

1- événementielles : ce sont des actions sans lendemain, ou saisonnières, ponctuelles, cloisonnées : on conserve le cloisonnement, la spécificité et la marque de la structure qui « va dehors » ; elle sort son matériel, reste dans son domaine, utilise son registre professionnel ;

2- projetées : on se contente de projeter l'institution au dehors, au besoin en la mettant en valeur, en scène avec force moyens, mais il n'est absolument pas question de faire évoluer les pratiques ou le sens de la structure : au contraire, il s'agit de les magnifier, de les mettre en valeur, de les affirmer en un mot.

Second degré : la stratégie de l'avant-poste

À ce second niveau, il ne s'agit plus de faire un travail uniquement événementiel ; on cherche plutôt à ajouter quelque chose d'extérieur à l'institution, un petit service en plus, neuf, qui sera censé justement renforcer l'institution par quelque chose qui lui restera extérieur.

Dans cette optique, on envoie « dehors » des professionnels dans l'espoir qu'ils iront vers les publics, et qu'ils les ramèneront dedans. À ce stade, on s'explique la « désaffection institutionnelle » par des causes réversibles et simples comme « le manque d'information ».

Le tir à la corde : atelier pédagogique, bidonville de Champlan (Essonne), janvier 2018. © Thomas Bérard

On se cramponne encore à l'espoir que si les gens ne viennent pas profiter des merveilles de nos institutions scolaires, culturelles, sociales ou sportives, ça ne pourrait être que pour trois raisons : le manque d'information, de compréhension ou qu'ils sont sous des influences néfastes (les hommes, les musulmans, par exemple). Ceux qui dès lors seront chargés de « travailler dehors », auront à charge, donc, d'informer et d'expliquer l'institution, voire d'y accompagner, doucement ou fermement, les gens. On retrouve dans cette catégorie tous les points d'information, toutes les équipes ou structures légères « de contact », « d'orientation », de « facilitation d'accès », « d'information », « de médiation », de « raccrochage », etc.

Dans ce type de travail « hors les murs », on réalise, certes, dehors un travail qui ne se faisait pas à l'intérieur ; mais ce travail est justement censé permettre à celui de l'intérieur de perdurer sans trop avoir à changer, ni se transformer.

Troisième et dernier degré : le travail de rue

En Pédagogie sociale, on cherche à créer un « travail de rue » qui n'aurait pas d'autre objectif que lui-même.

Ce n'est pas un travail prétexte, à finalité induite de « restaurer les institutions », c'est un travail nécessaire pour les refonder ailleurs et autrement. Ce n'est pas un travail « dehors », mais un « en-dehors » des institutions et structures existantes. À ce stade, on met en jeu, en cause et en changement, les dimensions suivantes :

– On passe de l'événementiel au constant, au régulier. Il ne s'agit plus d'animer, mais d'habiter l'espace extérieur.

– On dépasse le cloisonnement des domaines d'intervention : culture, social, politique, etc. On bouleverse les cultures professionnelles, et surtout les mythes de la culture ou du savoir « descendants ».

– On met en œuvre un travail qui se suffit en lui-même et qui tente de répondre à la globalité des besoins sociaux, sans avoir à les orienter ou renvoyer ailleurs. Ici, il ne s'agit plus de poursuivre hors les murs avec les mêmes références que « dedans » ; les professionnalités sont remises en cause, ainsi que la séparation usager/professionnel, militant/professionnel.

Tout ce que le « hors les murs » change

La Pédagogie sociale ne promeut pas le travail hors les murs, par facilité ou par idéologie. Elle se place dehors par pure et simple nécessité, comme a lieu dehors tout ce qui ne trouve pas place dans la Cité ordinaire : les bidonvilles, les jardins d'aventure, les friches urbaines.

Mais cela étant, il est évident que le fait de travailler « à la rue », en « situation de rue », change du tout au tout que ce soit pour l'acteur social isolé, l'équipe engagée, ou l'association motivée. Travailler dehors, c'est travailler autrement et ce n'est rien de le dire. D'un seul coup, tout ce qui est tellement essentiel, dans une structure, un centre social, éducatif, socioculturel, ou une quelconque institution, n'a plus dehors ni sens, ni importance.

Toute l'énergie qui dans les murs est dévolue à la préparation, au cadre, au contrôle, au projet, se trouve directement hors les murs mobilisable pour quelque chose d'autre : la rencontre, la pédagogie, le hasard et les circonstances.

Ce que l'acteur social, quel que soit son statut, perd en assurance, il le gagne en disponibilité, en ouverture, en capacité de s'intéresser à l'autre.

Les postures « professionnelles » ou méthodologiques sont profondément « restructurées » par le « travail hors les murs ». D'un seul coup, le statut n'a plus d'importance. La seule chose qui vaudra au final c'est ce qui se passera ou ne se passera pas. C'est un nouveau professionnel, ou un nouveau volontaire social qui naît ainsi dehors, à la fois profondément tributaire du hasard, de la météo, et en même temps libéré des positions conflictuelles, des enjeux de compétence, et pour une bonne part des peurs sociales qui empoisonnent tellement les relations institutionnelles et sociales.

Souvent, les acteurs engagés dans des actions de rue s'interrogent. Qu'est-ce qui fait qu'au bout de tant d'années et au prix parfois de difficultés perpétuelles, malgré le déni, malgré l'absence de moyens, ils ne peuvent pas au bout du compte envisager de cesser leur action ?

C'est en général pour ceci : à travers les actions de rue, une nouvelle évidence est née pour eux. Ici se réalise, ici se crée un travail éducatif et social qui fait évidence pour tous ceux qui le vivent. Ici, on fait l'expérience particulière d'être exactement là où il faut être. Ici se réalisent des relations, un travail qui fait sens. Alors, malgré tout et malgré les innombrables difficultés, ce travail, si pauvre, si ténu, si précaire, si peu doté par rapport à celui qui se réalise dans les structures et institutions, est justement celui qui tient, celui qui dure. ■

« Hors les murs »

Récit d'une journée de formation

Dans le cadre de la recherche-action Jeunes en TTTrans, le GPAS Bretagne a été contacté au sujet de ses pratiques de pédagogie sociale. Le projet Jeunes en TTTrans mis en place sur la communauté de communes de Bain-de-Bretagne Portes de Loire, comporte différentes actions dont « un parcours de formation dont l'objectif est de renforcer la coopération, l'expertise et la mise en réseau des acteurs du territoire œuvrant à destination des jeunes ».

Hélène Le Breton, coordinatrice du réseau des GPAS

Lors de la première rencontre avec le chargé de mission qui coordonne le programme de formation, nous échangeons sur les réalités du territoire, le travail de la recherche action et le souhait que les animateurs puissent davantage intervenir sur l'espace public. Cette idée revient fréquemment dans le milieu socio-culturel, « aller vers », ou encore des « animations de rue », de nombreuses formations fleurissent d'ailleurs sur cette thématique à destination d'animateurs ou de travailleurs sociaux, habitués à être entre des murs, mais souvent en peine de public ; se pose alors la question du but de cet « aller vers » ?

Questionner et peut-être faire évoluer

Le souhait du chargé de mission est que nous puissions expliquer pourquoi et comment nous fonctionnons au sein du réseau des GPAS et que cela puisse questionner et peut-être faire évoluer (j'ai peut-être interprété) des pratiques plus normées. Je ne pense pas que nous puissions apprendre à faire de la pédagogie sociale en 7 heures, soit une journée de formation ; mais là où parfois j'esquive la demande, je me décide à répondre favorablement en précisant que je pourrais intervenir pour parler de ce que je connais un peu, à savoir les pédagogues fondateurs de la Pédagogie sociale (Janusz Korczak, Célestin Freinet, Paulo Freire) et de la pratique de Pédagogie sociale au sein du réseau des GPAS, mais que je ne leur apprendrai pas à intervenir sur l'espace public !

Je prépare donc mon intervention et envoie la proposition ; le titre initial que je propose : « Découverte de la Pédagogie sociale telle qu'elle est mise en place dans le réseau des GPAS Bretagne »…. se voit transformer dans la plaquette de présentation en « Intervention dans l'espace public : pratiques, techniques et postures ».

Mon titre n'était peut-être pas accrocheur et parlant, je ne m'en offusque pas, mais je vérifie que nous sommes bien au diapason concernant les attentes de la journée et le contenu, à savoir la présentation de la pratique du GPAS Val d'Ille sur un territoire rural dont les réalités sont assez proches de celles du territoire de Bain-de-Bretagne.

Vivre la pédagogie sociale n'est-ce pas le meilleur moyen d'en parler ?

L'avantage de ne jamais être sûre de soi, c'est que l'on peut changer d'avis au dernier moment ! La veille de mon intervention, j'échange donc avec une pédagogue du réseau des GPAS qui me raconte une expérience de balade mystère avec des étudiants dans le cadre d'un échange autour de la pédagogie sociale. Vivre un moment de Pédagogie sociale, n'est-ce pas le meilleur moyen d'en parler ? me dit-elle.

Excellente idée ! Après un repérage de la commune sur laquelle se déroule la formation et un point météo (prévoir un vêtement de pluie au cas où), je décide d'accueillir, le lendemain, les 10 animateurs jeunesse à 9 h 30 dans le bourg d'une commune de moins de 1 000 habitants en leur proposant d'aller se balader (seul·e, à deux ou à trois) avec comme simple consigne : allez à le rencontre des gens !

Quelques regards dubitatifs... et quelques réactions :

– C'est ce que je fais déjà dans mon travail !
– Y'a personne il est 9 h 30 !
– Et s'il y a personne, on fait quoi ?
– Et on leur dit quoi aux gens ?
– Dites-leur bonjour ! Intéressez-vous à eux ! S'il n'y a personne, vous pouvez peut-être toquer aux portes... Ce matin j'ai parlé à deux habitantes en vous attendant, il y a donc au moins deux personnes à rencontrer !

Au GPAS Val d'Ille-Aubigné, les jeunes partent régulièrement à la rencontre des habitants.

Certains animateurs ont expliqué, lors du temps de présentation qui a ouvert la journée, qu'ils étaient « mobiles » et n'étaient pas rattachés à un espace jeune, ils indiquent leurs astuces pour aborder les habitants... Je sens qu'on peut longtemps tourner en rond et qu'il est urgent de sortir, le temps est magnifique (belle journée de mai) et un orage est prévu à 11 heures ! Les groupes de 2 ou 3 se répartissent la commune sur laquelle nous sommes et deux autres communes alentour et nous nous donnons rendez-vous dans une heure.

Le retour des sourires

J'avoue ne pas maîtriser le résultat des balades, et je suis impatiente de les voir revenir ! Au bout d'une heure, les groupes reviennent au compte-gouttes avec majoritairement un grand sourire ! Je leur

propose de prendre 5 minutes pour poser individuellement leur ressenti et ensuite de prendre 10 minutes pour réaliser une carte mentale de leur balade qu'ils pourront présenter à l'ensemble du groupe.

Le premier groupe, formé de deux animateurs jeunesse et d'un volontaire en service civique, insiste sur le fait qu'ils sont habitués à faire cet exercice, mais que normalement ils ont une proposition à faire comme prétexte à la rencontre, ils ne nous disent pas vraiment ce qu'ils ont fait, mais parlent de leur méthode, de leur phrase d'accroche, est-ce qu'on fait ça seul ou à deux, qu'est-ce que ça produit, ils ont des avis contradictoires. Une institutrice les a pris pour les marionnettistes qu'elle attendait, ils semblent interloqués qu'on les confonde avec des « saltimbanques », quelle image de l'animation ! Ils n'ont pas rencontré grand monde et n'ont pas fait de porte-à-porte « pour respecter l'intimité des gens ».

Le deuxième groupe est enjoué, il s'agit de deux jeunes diplômés d'un Master Enfance, jeunesse « Politique et accompagnement », ils ont échangé avec un retraité passionné de poissons et qui avait une mare dans son jardin ; ils nous disent que si l'on cherche, si les jeunes cherchent des infos sur les poissons, il ne faut pas hésiter à aller le voir. Ils ont ensuite enquêté au gré des personnes rencontrées pour trouver les menhirs de la commune, ils évoquent la question de l'appropriation du territoire. Quelques personnes du groupe leur demandent s'ils ont été dans le jardin du monsieur, ils répondent que non, ils ont échangé depuis le trottoir, le jardin était ouvert, ils auraient pu y aller et sans doute boire un café avec le retraité, mais dans ce cas ils auraient peut-être été en retard ! Ils disent avoir eu le sentiment de créer des espaces qui ont cassé la routine, la leur et celle de cette personne rencontrée, qui les a remerciés.

« Ils disent avoir eu le sentiment de créer des espaces qui ont cassé la routine, la leur et celle de cette personne rencontrée, qui les a remercié. »

« Je fais ça d'habitude... »

Le groupe suivant est constitué de trois animateurs jeunesse, qui pensaient assez bien connaître la commune pour en avoir été référente pour l'une d'entre eux ; ils ont croisé quelques personnes dehors, et avaient le sentiment qu'il ne se passait rien ; ils ont donc été au café, non sans *a priori* sur les personnes qu'ils pourraient rencontrer. Ils se sont présentés comme des animateurs jeunesse, il n'y avait pas de jeunes sur le moment et ils n'avaient pas d'activités à proposer, ils ont donc tout simplement échangé avec les gens. La gérante du bar a un fils de 18 ans qui ne fréquente pas les espaces jeunes, elle est bénévole dans le club de foot, et le vendredi soir la table de billard de son bar est prise d'assaut par des jeunes. Une femme entre dans le bar, elle est maman de trois ados, elle ne savait pas qu'il y avait des animateurs jeunesse qui pouvaient faire des choses sur la commune... Un jeune arrive, il a fait partie d'une Coopérative jeunesse de services l'an dernier, il a un super niveau de BMX Cross, il pourra montrer ce qu'il fait à d'autres jeunes si ça les intéresse...

« Je fais ça d'habitude, mais ensuite ça ne se passe pas comme cela » : les trois animateurs sont étonnés de tout ce qui s'est produit en une heure, des connexions, des idées pour la suite. Ils rencontrent très peu de parents dans les espaces jeunes ou lors des temps de réunion, alors qu'il suffirait peut-être juste d'aller à leur rencontre.

« Je n'ai pas du tout pensé à dire que j'étais animatrice » précise Julie en réaction à la présentation précédente, « j'étais juste « moi, mon statut n'avait pas d'importance… » ; elle poursuit : « On est parti en se disant holala, y'a rien à faire, et en fait c'était trop bien, on a croisé des gens sympas » : échange avec la gérante de la supérette qui pensait peut-être que nous étions journaliste, elle nous a raconté comment elle était arrivée dans la commune, les services proposés, les habitudes, les animaux… Ils n'ont pas voulu aller vers les institutions « comme on fait d'habitude, aller se présenter à la mairie, et tout », alors au gré des rencontres, ils échangent avec les personnes dans le bourg. J'ai juste un regret, dit Camille, « je ne leur ai pas demandé leur prénom », « pourquoi tu aurais fait ça, lui rétorque un collègue », « ben ça me semble juste normal, non ? ».

Qu'est-ce qui s'est passé ce matin ?

Pour rebondir, Erwan et Aurélie nous présentent leur carte mentale : un cercle ponctué de prénoms, ils expriment le fait que c'était agréable de passer du temps avec des gens sans raison, juste pour se rencontrer, découvrir des centres d'intérêt commun, juste en écoutant les échanges du quotidien, en s'asseyant chez la coiffeuse, ou au bar, en discutant dans un jardin devant des clapiers… Leur présentation est ponctuée d'anecdotes.

« Je ne sais pas ce qu'il restera de cette matinée en termes de "Pratiques, techniques et postures" comme l'annonçait la plaquette, en revanche ces "balades mystères" comme les pédagogues (qui les réalisent avec des enfants et des jeunes) les nomment au GPAS montrent que les rencontres sont possibles et à portée de main. »

Les échanges se poursuivent ensuite, cela ressemble à un temps d'analyse de pratiques professionnelles, le premier groupe semble un peu déçu d'être resté focalisé sur la question de méthode de la rencontre et d'être au final peut-être passé à côté d'elle. Qu'est-ce qui s'est passé ce matin ? « Pourquoi ne faisons-nous pas cela ? » « Nous n'avons pas osé entrer chez les gens, mais est-ce que les jeunes n'ont pas la même appréhension face à notre local ? »

La question du cadre, du temps, de son organisation, les stratégies d'évitement de la rencontre peuvent être nombreuses, et je ne sais pas ce qu'il restera de cette matinée en termes de « Pratiques, techniques et postures » comme l'annonçait la plaquette, en revanche ces « balades mystères » comme les pédagogues (qui les réalisent avec des enfants et des jeunes) les nomment au GPAS montrent que les rencontres sont possibles et à portée de main. ■